

ANACAONA: SÉDUCTION ET VIOLENCE DE LA PAROLE FONDATRICE

LÍDIA FACHIN

Ce texte constitue le résultat d'une communication présentée lors du Congrès de la Société Brésilienne d'Études Classiques (SBEC), tenu à Araraquara en septembre 1992, qui rendait hommage à la fois au 2^e millénaire d'Horace et au 5^e siècle de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Ayant fait l'objet d'étude et d'une traduction par les étudiants de 4^e année de Français de cette Faculté des Lettres, la pièce a été lue et représentée par les étudiants sous la direction de Edna Portari lors du dit Congrès, à la suite de la lecture de cette communication, et dans le cadre d'autres événements de la Faculté - par exemple AMERÍNDIA 92 - et lors de la clôture d'un projet d'HISTOIRE DU THÉÂTRE que nous avons personnellement dirigé dans le THÉÂTRE DU SESI à Araraquara.

ANACAONA, pièce de Jean Métellus publiée en 1986, évoque le destin tragique de la Reine Anacaona, brûlée vive sur la croix par les compagnons de Christophe Colomb. C'est l'histoire de l'arrivée de Colomb avec les Espagnols à l'île d'Ayti en 1492 et du génocide des Indiens Taïnos et Caraïbes que Jean Métellus - poète et romancier haïtien - nous raconte. La pièce est considérée la première grande épopée d'un peuple d'Haïti.

Dans ANACAONA, la parole poétique, souveraine, s'impose et domine les espaces mimétique et diégétique de la pièce. Signe théâtral tout-puissant, la parole poétique organise l'espace scénique d'ANACAONA et se révèle, de la sorte, paradoxalement séductrice et violente.

La parole séduisante est d'abord produite dans la bouche d'Anacaona (= "fleur d'or"), d'où le verbe naît pour convaincre les sujets et unifier les cacicats. Très belle, Anacaona ensorcelle hommes et femmes parce qu'elle maîtrise la danse, le chant, la poésie :

Oui, je l'ai vue danser en temps de paix

.....

Elle dansait la danse du miel

Jamais je n'ai vu de jambes semblables au siennes

Ni chevilles si souples

.....

Ses seins couverts de fleurs

Rappelaient les fruits de la passion

Et supportaient le rythme des crécelles, des tambourins

Sans trembler

Un essaim d'hommes nobles se courbait à ses pieds,

.....

Sa voix s'enroulait autour de l'assistance

Envoûtait femmes et hommes

.....

voilà comment cette femme devint Reine:

par le verbe

par la danse

par le chant (acte 1, scène 2, p. 27-28),

déclare un Indien, sujet d'Anacaona.

Le poète naît Roi, c'est pourquoi vous êtes Reine.....

lui dit Yakimex (III, 2, p. 94).

C'est exactement ce pouvoir que craignent les conquérants espagnols, car:

*Dans ces pays encore sauvages la parole est une arme redoutable
Elle remplace l'épée et les canons (II, 3, p.58).*

affirme Frère Buyl, avec lequel son compatriote Hojeda est d'accord:

*. . . . cette femme est poète: elle croit en la valeur des mots
(II, 3, p.58-59)*

La parole d'Anacaona séduit plus que la force brute et cruelle des Espagnols; c'est pourquoi la Reine la transforme à la fois en instrument de résistance contre les conquérants et de rachat de l'état précédent; c'est ainsi qu'un Indien raconte, dans l'espace diégétique de la pièce, la confrontation avec les Espagnols:

La bataille est livrée
.....

Plus de cent mille hommes

Haches et carquois en mains,

Les paroles d'Anacaona à la bouche

Ont crié vengeance, réparation de l'outrage (II, 7, p.77),

le salut ne peut venir que de la femme et par la femme, Reine et Mère, qui a la fonction de réengendrer le pays, le refaire de toutes pièces, par la Parole séductrice:

... invoquons, exaltons nos dieux

*Sans eux nous périrons
Essayons de les célébrer
Par les prières, grâce aux mots
À moi femme, à moi reine
Defaire revivre un peuple nié dans ses racines
Mais est-il rien d'impossible à une femme à la fois
Reine et Mère?
L'homme n'est-il pas issu d'une matrice defemme?
Il faut réengendrer le pays (II, 7, p.77-78).*

Ce n'est donc pas sans raison que les Espagnols craignent le pouvoir de sa parole:

*Depuis l'arrestation de Caonabo
La Reine du Xaragua, Anacaona
La grande poétesse de l'Ile
Multiplie ses interventions
.....
Cette femme est à craindre en effet
Car il est dit "Au commencement était le verbe
Tout fut par lui
Sans lui rien ne fut
.....
Le verbe était la lumière véritable ...
Et le verbe s'est fait chair"
.....
C'est ainsi d'ailleurs qu'elle est devenue Reine*

.....
Par la puissance du dire

*Tout sauvages qu'ils sont, ils ont une connaissance
intuitive du verbe*
.....

*Par son verbe Anacaona est le principal adversaire
de l'évangélisation (III, 1, p.83-84);*

cela constitue en effet une reconnaissance définitive du pouvoir fondateur du discours d'Anacaona, qui est aussi le pouvoir fondateur/ créateur de toute poésie.

Cette rhétorique toute de séduction étend ses domaines également sur la description de l'espace paradisiaque dans lequel vivent les peuples de l'Amérique pré-colombienne, ici incarné par l'Haïti. En face de la conquête espagnole les Indiens s'écartent douloureusement de la nature qu'ils avaient construite, de même que Anacaona tisse ses discours:

Adieu prairies, adieu forêts

Tapis de verdure que nous avons tissés

Sur l'étendue de la plaine

Sur les pentes des collines, sur les sillons des mornes

Avec adresse et art, comme Anacaona entrelaçant

les mots et tressant un discours (I, 2, p.23).

Le conquérant, attiré par la richesse du sol, vient sur cette île installer son pouvoir:

Sur cette terre propice à toute culture

Traversée de ruisseaux, de fleuves
Riche en eau pure et délicieuse
Où les arbres sont si verts
Que seule la foudre du ciel peut y mettre le feu
Où les légumes croissent quatre fois plus vite qu'en
Espagne
Où les fruits réconfortent toute une flotte atteinte
de maladie
Où les épices sont si nombreuses qu'on ne peut
les compter
Où l'odeur du poisson, des volatiles disparaît
Sous les parfums dont ils sont recouverts
Nous devons fonder une petite Espagne: Hispaniola
(II, 1, p.51).

Anacaona elle-même décrit souvent les beautés de l'île avant la conquête:

Pays d'art et d'abondance
Gâté par la nature,
Pays où l'haleine même des arbres répandait des
parfums qui enivraient les narines
Où la terre gorgeait ses habitants de fruits et de miel
Où la chasse et la pêche suffisaient à combler jeunes
et vieux (IV, 1 - p.141).

Ce langage poétique tente de racheter le langage fleuri des peuples pré-colombiens, censés être an-historiques, partant mythiques.

Les divinités invoquées contre les colonisateurs incarnent des forces de la nature:

O dieux des nuages, de la foudre, de la tempête

La terre d'Ayti-Quisqueya-Bohio

Est souillée par des hommes venus de la mer

.....
Aidez-nous à dompter par votre souffle qui brûle

Et par vos chevelures de flammes

Cette fièvre blanche et barbue

Qui trouble notre sommeil et maltraite le pays (I, 1 - p.16).

Caonabo lui-même - mari d'Anacaona - s'identifie à la nature, tel une force brute, non civilisée; de là l'image qu'il s'applique lui-même: il est un ouragan étant né un jour d'ouragan; indompté parce qu'indomptable (I, 1, p.16-17). L'univers imaginaire des natifs tout entier est construit par des éléments de la nature: les canons des Espagnols sont des crocodiles noirs qui crachent la fumée et le feu, qui rugissent à peine moins fort que le tonnerre du ciel et vomissent des éclairs et de la foudre (I,1 - p.13).

D'autre part, dans la bouche du conquérant la parole ne se révèle pas moins séduisante; pourtant, du fait qu'elle est produite par l'homme civilisé, elle sera toujours une parole traîtresse, trompeuse, corruptrice et donc fatalement précédée ou suivie d'actions violentes. De là son caractère double, à la fois de violence et de séduction.

Ce qui provoque cette double caractéristique de la parole dans ANACAONA est la soif d'or qui enfièvre les conquérants espagnols, et les rend cruels, machiavéliques en les entraînant au point de projeter la destruction de l'identité des habitants natifs de l'île:

Mais là où il faut atteindre ces sauvages

Qui s'en vont nus comme jadis au paradis

C'est dans leur âme, dans leur être profond

.....

*... Leur ardeur au travail ne sera multipliée
Que lorsqu'ils sauront qu'ils travaillent pour la vie éternelle
Ce qu'il faut faire, c'est détruire leurs traditions,
leurs coutumes, les empêcher de contempler leurs
pierres sacrées
Bref il s'agit de leur enlever leurs racines les
plus profondes (II, 1 - p.51-52).*

Le fait est que les Espagnols établissent un vrai programme de destruction; il suffit d'écouter la parole de Frère Buyl:

*Le moins que je puisse proposer comme programme
C'est de dresser un immense bûcher pour leurs dieux
De les contraindre à s'agenouiller devant chaque croix
Rencontrée sur leur chemin
Devant chaque image sainte
D'apprendre notre langue
De cesser de chanter dès qu'ils ont fini de manger
De cesser de danser chaque fois qu'ils entendent un chant
De cesser de sculpter le gaïac
De cesser de se bercer dans leur hamac*

.....

*Et de cesser de croire en l'existence de plusieurs dieux
Qu'ils appellent dieu de la foudre, de la tempête, des nuages*

*Pour détruire un homme, il faut l'amener à renier son âme
(II, I - p.52-54).*

Ce projet déclaré d'extirper l'identité des natifs se construit dans la mesure où les conquérants, en fondant Hispaniola, ont l'intention d'imposer, par la violence, une vision européenne et chrétienne à l'Amérique nouvellement découverte. Il faudra pour autant porter atteinte à leur âme, les faire perdre leurs valeurs, les obliger à endosser la religion catholique et à apprendre la langue espagnole, ou alors s'en débarrasser une fois pour toutes en les remplaçant ensuite par des esclaves noirs. C'est ainsi que, petit à petit, humiliés, les natifs se rendent compte qu'ils ont perdu leurs facultés divinatoires et imaginatives (I, 2 - p.22).

Ajoutez-y les vices des Espagnols qui le jour cherchent de l'or et la nuit courent après

les femmes, les petits mâles et les petites femelles (I, 1 - p.13).

Le récit de la séduction/violence subie par les natifs, présent dans l'espace diégétique de la pièce, est médiatisé par la parole d'Anacaona:

Les chrétiens sont venus, armés de fer et de feu

Mensonges à la bouche, douceurs aux lèvres

Exhalant des parfums parfois insupportables

S'agenouillant pour saluer

Faisant des gestes de grâce à tous les carrefours

Souriant de leurs dents blanches

Méditant la mort, le crime, l'assassinat

La trahison et son cortège de maux funèbres

Nous saoulant de promesses non tenues

Nous jurant fidélité, sincérité et amitié

*Et nous volant dans le même temps notre confiance et notre naïveté
(II, 5 - p.67).*

Le démarrage du projet de conquête débute par la séduction des plus dociles - ce fut le cas du cacique du Marien, Guakanagarik - ou des plus faibles par leur vanité, tel Caonabo qui, séduit par la parole flatteuse, croit vraiment que les menottes sont des ornements d'origine céleste (II, 5 - p.65), accepte de s'habiller comme les Espagnols et est enfin détruit; habiller l'indigène c'est l'attacher, l'immobiliser, donc le trahir (II, 3 - p. 60); c'était pourtant l'ordre de Colomb lui-même:

'comme il va nu et qu'il serait malaisé de le retenir, (. . .) faites-lui donner une chemise et qu'on l'habille aussitôt, (. . .) ainsi vous le pourrez tenir sans qu'il vous échappe' (II, 3 - p.60).

La représentation de l'Haïti après la conquête se fait dans l'espace diégétique, une fois de plus médiatisée par le discours d'Anacaona:

Le pays a perdu sept enfants sur dix en moins de dix lunes
Jadis nombreux comme les étoiles du ciel,
Ils périssent maintenant comme des papillons

.....
Les dents de la misère commencent à briller

.....
La chair de nos enfants ne cache même plus leurs os

.....
On succombe ici, on dépérit là et d'autres meurent debout (IV, I-p.141)

.....
Vos prédécesseurs ont pillé nos rivages, souillé nos plages

Ils ont saccagé nos Karbets, sali nos villages

Ils ont brûlé nos vanneries, écrasé nos poteries

Ils ont méprisé nos prêtres,

.....

Notre peuple jadis fier doit mendier aujourd'hui

Racorni par la faim, la peur et la brutalité (IV, 1 - p. 142-143).

Enfin, Anacaona elle-même, qui a résisté plus que tous, et vaillamment, est amenée à proposer la cohabitation aux colonisateurs (III, 2 - p. 93), ce qui la perd définitivement; elle prépare une fête pour les Espagnols pour leur proposer un traité de paix (III, 7 - p. 134-135); sa rhétorique, si véhémence et efficace, se trouve malicieusement subvertie par la rhétorique du conquérant; Anacaona se laisse trahir, séduite par le verbe de l'ennemi (IV, 1 - p.146-148) et se fait pendre (IV, 3 - p.153), d'après le récit de Yakimex à Altabeira, dans l'espace diégétique. Pour les quelques natifs survivants, il ne reste que les montagnes où les esclaves noirs organisent déjà la résistance.

C'est ainsi que la fondation d'une nouvelle identité culturelle se construit sur les débris du paradis. Les actants de l'Haïti paradisiaque tombent de la condition de sujets à celle d'objets avant de disparaître dans le Néant, dans la mort; les opposants - Frère Buyl, Ovando, Hojeda - deviennent les sujets de l'entreprise de destruction de l'identité des natifs et destinataires des richesses que de force ils ont conquises.

Il est donc évident que la proposition de Jean Métellus consiste à enregistrer, par l'écriture, l'histoire d'une résistance et d'une séduction/trahison par le discours poétique et par la violence. Par la parole poétique l'auteur fait la représentation de deux réalités qui contrastent - le paradis terrestre et le nouveau pays - c'est-à-dire, la représentation de la fondation d'une nouvelle nationalité après la destruction du bonheur primitif.

RÉFÉRENCE

MÉTELLUS, J. *Anacaona*. Paris: Hatier, 1986 (Monde noir-poche).

BIBLIOGRAPHIE CONSULTÉE

BONA, E. *Haiti: Condizioni Naturali Ed Economiche*. Roma: Libreria Editrice Mantegazza, 1928.

CARPENTIER, A. *O Século Das Luzes*. São Paulo: Global, 1985.

DOZER, D. M. *A América Latina - Uma Perspectiva Histórica*. Porto Alegre: Ed. Globo, 1966.

GIUCCI, G. *Viajantes Do Maravilhoso: O Novo Mundo*. trad. Josely V. Baptista. São Paulo: Ed. Schwarcz, 1992.

O'GORMAN, E. *A Invenção Da América*. São Paulo: Ed. UNESP, 1992.

PADRÓN, F. M. *Historia Del Descubrimiento Y Conquista De América*. Madrid: Ed. Cultura y Sociedad, s/d.